

= O =

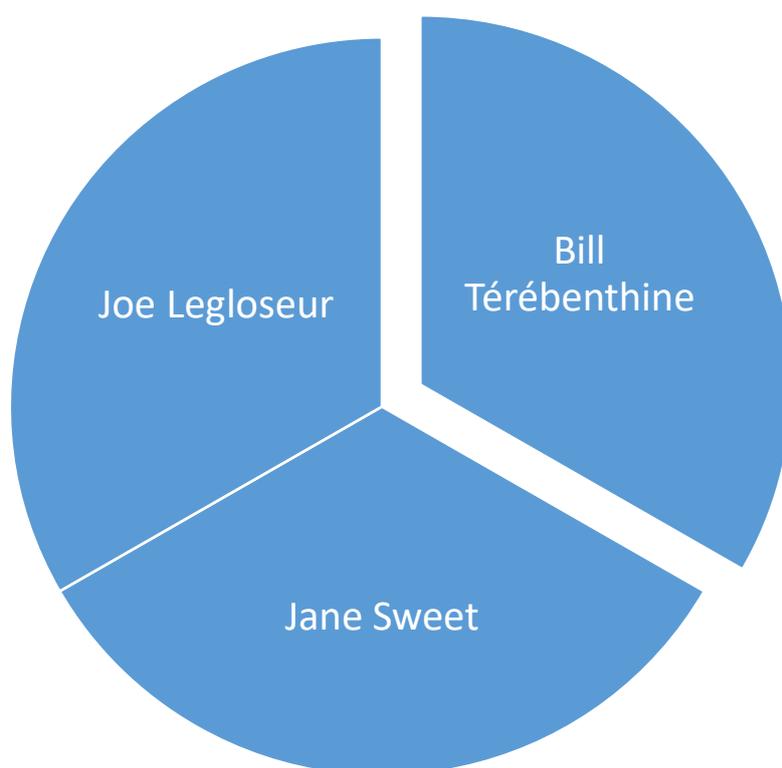
G.F.I.V. Magazine



Revue littéraire et artistique

été 2025 - Numéro 16

SOMMAIRE



« Sommaire », le terme est un peu excessif. Retenez simplement que dans les pages qui viennent vous pourrez lire des notes de lecture de Jane Sweet, des extraits du *Carnet 2024* de Joe Legloseur, le tout entrecoupé de peintures et de dessins de Bill Térébenthine.

GFIV éditions

été 2025

directeur de la publication : Joe Legloseur



Il existe une solution pour détendre l'ambiance en 2023 malgré la guerre, les virus, l'inflation, l'agonie des services publics, etc. Emmanuel Rivière, directeur international pour les études politiques de l'institut Kantar Public la donne dans le journal le *Monde*. Il suffit de « trouver un récit pour mettre en perspective tout ça ». S'il a une idée de récit et qu'il réussit à la vendre à l'Élysée, son travail de conseiller ressemblera de près à celui d'un scénariste. Quelle narration donnera aux citoyens l'impression que notre président a une vue d'ensemble globalement rassurante du chaos ambiant ? Nous le saurons lorsque les derniers slogans gouvernementaux seront communiqués.

...

Pendant les vacances que je me suis généreusement octroyées, j'en ai profité pour concocter des playlists. Il y en a une consacrée à la chanson française avec les vieux abonnés (Hardy, Polnareff, Bashung, les Rita, Gainsbourg, Murat). J'aime bien l'écouter au casque en savourant les arrangements de *La Michetonneuse* ou de *Hip Kit*. Une autre liste que j'aime beaucoup est consacrée au Folk. On y trouve beaucoup de chanteuses (Karen Dalton, Gillian Welch, Joni Mitchell et bien sûr Queen Baez). D'autres sont plus éclectiques. Toutes sont destinées à servir de musique d'ambiance lorsque je lis ou que je dessine. Il se passe quelque chose de particulier avec les playlists. Elles nous amènent à écouter souvent les mêmes titres au lieu de faire défiler une liste sans fin. Je redécouvre le plaisir de l'approfondissement, comme quand on devait faire avec une poignée de disques et de K7.

...

Vu *Un mariage* d'Altman. Selon la formule consacrée, c'est le film qu'il faudrait montrer à un extraterrestre qui se demanderait pourquoi certains terriens, comme moi, sont en admiration devant les films de Robert Altman et tiennent le réalisateur pour l'un des plus grands de la seconde moitié du vingtième siècle. *Un mariage*, c'est la quintessence du film choral, cette forme basée sur le montage parallèle que le cinéaste a portée à la perfection avec une maîtrise et une aisance qui nous comblent à chaque fois. Deux familles enfermées dans une grande maison pendant une journée. C'est l'occasion de faire tomber les masques. Le regard d'Altman est lucide, grinçant et cependant, toujours léger et amusant. Les seuls personnages qui n'ont pas l'air empêtrés dans leurs mensonges sont les domestiques qui fument un joint dans le jardin pendant que les drames se succèdent à l'intérieur.

...

Le repos, comme la fatigue, se manifeste d'abord par des sensations physiques. J'ai l'impression d'avoir laissé reposer le corps « afin que les éléments en suspension tombent au fond du récipient » (Larousse). Dans les plus lointains souvenirs, il y a cette sensation d'exister omniprésente, inséparable de l'enfance. On peut l'appeler conscience de soi et du monde autour, les deux étant intimement liés. Lorsque cette sensation se manifeste, même de manière fugitive, elle seule semble être restée identique dans le temps.

Je me suis plongé dans l'intégrale des aventures de *Paulette*. Je connaissais des passages de cette bande dessinée qui paraissait dans *Charlie mensuel* mais je ne l'avais pas lue en entier et en continu. Le scénario signé Wolinski a un souffle narratif impressionnant et les dialogues sont brillants, comme toujours chez cet auteur assassiné le 7 janvier 2015 par des tueurs

moyenâgeux. Les dessins de Georges Pichard sont toujours aussi beaux et élégants graphiquement. Ils ne faisaient pas l'unanimité chez les féministes ce qui l'amusaient d'ailleurs beaucoup (le rire de Pichard, c'était quelque chose). Cette œuvre imprégnée de l'esprit libertaire qui régnait sous l'égide du professeur Choron du côté de la rue des 3 Portes pourrait probablement provoquer des réactions négatives aujourd'hui. La savourer discrètement pour ne pas attirer l'attention des censeurs sera notre acte de résistance contre la pesanteur ambiante.



J'ai retrouvé avec plaisir Jean Baudrillard grâce à un recueil d'entretiens couvrant sa trajectoire intellectuelle de 1968 à 2008. Extrait de la préface de Laurent de Sutter :

« Dès lors que Baudrillard pensait en parlant, tout comme il pensait en écrivant (c'est à-dire dans le mouvement même de l'écriture), on ne sera en effet pas surpris d'y découvrir de nombreux aperçus étonnants, des idées fulgurantes, des formules flamboyantes, repris nulle part ailleurs. » La rapidité de la pensée de Baudrillard, c'est ce qui frappe à la lecture de ces propos souvent prémonitoires. On apprécie sa capacité à faire le tour d'un énoncé à la vitesse de l'éclair pour rebondir du côté de la plus grande radicalité au service de la création d'espaces de liberté. On pourrait parler aujourd'hui de déconstruction mais je ne crois pas que Baudrillard aurait validé le sens qu'a pris l'expression en tant que nouvelle norme institutionnelle, passage obligé pour l'obtention des récompenses universitaires

....

La tentative artistique selon Baudrillard, c'est de « pouvoir créer une scène, un espace, un jeu, une règle du jeu ; d'inventer (...) des modes d'apparition des choses, et puis d'arriver à faire le vide autour précisément ; d'anéantir tous les processus de causes et d'effets – parce que ceux-ci sont éminemment anti-artistiques, il n'y a pas de problème – et d'aspirer à retrouver l'enchaînement des formes, là où elles s'enchaînent toutes seules. C'est là où l'art commence : là où les formes s'enchaînent d'elles-mêmes, selon une règle du jeu interne qu'on ne connaît la plupart du temps pas, que l'artiste pressent mais qui, à mon avis, reste quand même secrète. » Et il ajoute : « À partir du moment où cette règle du jeu devient une espèce de manière, de méthode, c'est foutu. Et cela arrive très vite fait en général. » (Entretien de 1983 pour la revue Parachute)

...

En début d'année, j'essaie de rattraper mon retard en regardant des films qu'on trouve en tête des sélections pour l'année écoulée. Se trouver en tête ne suffit pas ; il faut également que le synopsis soit attirant (certains produisent un effet repoussoir). J'ai donc commencé avec *Armageddon Time* de James Gray, pas désagréable mais pas très marquant non plus. Ce qui est présenté comme une « histoire très personnelle » basée sur les souvenirs du cinéaste s'avère prendre une dimension universelle, suffisante du moins pour que j'y retrouve mes propres souvenirs transposés dans un quartier de New York : le copain cancre un peu voyou, le grand père plus compréhensif que les parents (moi, c'était ma grand-mère), le passage dans un lycée fréquenté par les bourgeois et la personnalité d'adolescent rêveur se prenant régulièrement le mur. Problème : je ne cherche pas ce genre d'identification au cinéma mais plutôt au contraire.

...



Les lectures peuvent se faire en suivant un programme ou à partir d'une liste. Cela m'arrive, avec des commandes frénétiques de livres. J'aime également lorsque les circonstances nous amènent à choisir un peu au hasard. On se retrouve sans l'avoir cherché à relier les choses en apparence les plus éloignées en établissant une forme de montage ou de collage, on en arrive à associer des lectures aussi éloignées en apparence que celles de Pichard/Wolinski, Jean Baudrillard et Stephen King.

...

Les chansons occupent une place plus ou moins importante dans nos vies. Elles peuvent constituer une sorte de fond sonore associé à des événements ou prendre une importance démesurée. J'y pensais en lisant une recension de *Philosophie de la chanson moderne* dans le numéro de janvier de *Rock et Folk*. Les gens qui ont ressenti leurs plus grandes émotions en écoutant leurs chansons favorites ont trouvé avec Dylan non pas un théoricien mais plutôt un poète philosophe dans la tradition des romantiques allemands. T-Bone Burnett, un proche du prix Nobel, déclare dans le même numéro que les gens ne soupçonnent pas à quel point Bob aime la musique. En fait, si. Il suffit de se pencher sur son parcours pour constater que toutes les fois où il avait besoin de revenir sur sa voie, il s'est tourné vers les chansons qu'il aimait comme d'autres se plongent dans les livres de philosophie.

...

Plutôt que de parler de « pénibilité » en listant, après les avoir passées au tamis, les professions susceptibles de mériter cette étiquette, il serait plus juste de faire l'inverse en extrayant les rares où le bénéfice financier et narcissique est tel que ceux qui s'y adonnent refusent de décrocher bien au-delà de la date de péremption. Par ailleurs, la « pénibilité » physique n'est pas la seule à prendre en compte. Le besoin d'appartenance à un groupe, la nécessité de se sentir utile ou simplement occupé peuvent varier en fonction des individus. Au moment de la retraite, certains plongent dans une dépression et d'autres, qui ne se sont jamais adaptés à cette socialisation forcée, renaissent à la vie. Les solitaires sont les grands incompris.

...

Le matin après le café, pour me souvenir que le monde ne se limite pas à ce que je vois dans l'encadrement de la fenêtre de mon bureau, je parcours parfois un quotidien. Il est rare que je lise un article en entier. Je pioche un paragraphe au hasard ici ou là. Je me trompe peut-être mais j'ai l'impression de capter à peu près l'idée d'ensemble. Parfois, avec un peu de chance, on peut tomber sur un passage qui ouvre des horizons. Exemple : extrait d'un article sur un trafic de cocaïne démantelé au Havre. « Le lendemain à l'aube, les opérations de police se poursuivent sur la terre ferme, en France comme en Espagne. Une dizaine de personnes sont arrêtées. Parmi elles, Hakim Y. Dans une armoire de sa chambre sont retrouvés 345 pains de cocaïne, soit 390,5 kg sur la balance. Additionnée à la saisie réalisée en mer, l'opération dépasse la tonne. Une arme de poing Sig Sauer SP 226 de calibre 9 mm est découverte au même endroit, ainsi qu'un faux passeport belge. L'homme garde le silence. » (Le Monde)

Le style froidement descriptif et les précisions concernant le modèle d'arme évoquent un roman d'espionnage publié chez Fleuve Noir pendant la guerre froide ou un volume de la Série Noire signé Jean-Patrick Manchette.



Lecture d'un Stephen King. C'est la première fois. Le livre s'appelle *Si ça saigne* et c'est un recueil de nouvelles. Lorsque j'ai commencé, la première m'a paru assez plate, une sorte de chronique réaliste de la middle class américaine avec des personnages gentils comme chez Disney. En fait, il s'agit de longues nouvelles découpées en chapitres qui prennent leur temps. Le climat fantastique s'installe progressivement et finit par tout envahir vers la fin. Stephen King maîtrise l'art de raconter des histoires en créant un climat de complicité avec le lecteur par l'intermédiaire de ses personnages soigneusement dénués de personnalité auxquels il est facile de s'identifier. Comme un prestidigitateur, il promène votre attention et en profite pour glisser discrètement les prémices des futures révélations. A un moment, il livre le secret de son efficacité dans une scène où un producteur explique à un jeune apprenti scénariste que dans une fiction il ne doit rien y avoir de gratuit et que chaque ligne doit s'intégrer à un tout. En revanche, lorsqu'il se laisse aller à des considérations plus générales, alors là on ne sort pas des banalités. Mais on ne lit pas Stephen King pour trouver des formules profondes sur l'existence

....

D'un côté, cela m'irrite un peu quand j'entends dire que Baudrillard est creux ou que sa pensée est superficielle ou qu'on n'y comprend rien. De l'autre, je suis obligé de reconnaître que je n'étais pas loin de penser la même chose avant de tomber sur ces entretiens. Mais j'avais le souvenir d'interventions qui venaient bousculer l'étrange hallucination collective dans laquelle baignaient les années 80. Baudrillard décryptait les nouveaux mythes et les nouvelles attitudes, mais sans revenir à la pensée critique telle qu'il avait pratiquée lorsqu'il faisait de la sociologie. C'est l'illusion d'avoir la possibilité de saisir le monde par l'intermédiaire des concepts qu'il récusait complètement en inversant le rapport classique et en se plaçant du point de vue de l'objet. "Le monde esquive, les choses esquivent, tout se retire, se replie, se détourne au fur et à mesure que tu crois les saisir. Toutes les grandes entreprises « conceptuelles » sur le monde échouent sur une espèce de réalité insaisissable qui a déjà échappé au moment où tu arrives." On peut ne pas être d'accord (en général, les universitaires n'apprécient pas du tout, j'en ai fait l'expérience) mais on ne peut pas nier que ce soit clair.

...

« 22 novembre 1885. Port Saïd ». La lecture de cette notation dans le journal de voyage de Paul-Jean Toulet a réveillé un lointain souvenir. « Port-Saïd ». En laissant résonner le nom, j'ai rapidement remonté la piste qui m'a conduit jusqu'à une bulle de bande dessinée. J'en ai immédiatement identifiée la forme et l'écriture. C'était une case extraite des aventures de Tintin. Dans mon souvenir, on voyait le héros de face, accoudé au bastingage d'un paquebot et je me demandais s'il parlait (ou pensait) tout seul. J'ai retrouvé la case. Elle se trouve au début des *Cigares du pharaon*. Tintin est vu de dos. Il contemple la mer. Il s'adresse à Milou qui est assis sur la rambarde. Dans la bulle on peut lire : « Oui, mon brave Milou, demain nous arriverons à Port-Saïd où nous ferons escale. » Enfant, j'associais ce nom, « Port-Saïd », aux voyages lointains et exotiques. Ceux-ci ne me font plus rêver mais je peux toujours faire un tour à Port-Saïd via Google street view.

Joe Legloseur





Narration

« La plupart des hommes sont, dans leur rapport fondamental avec eux-mêmes, des narrateurs. Ils n'aiment pas la poésie, ou seulement par moments. Même si quelques « parce que » et « pour que » se mêlent ici et là au fil de la vie, ils n'en ont pas moins en horreur toute réflexion qui tente d'aller au-delà. Ils aiment la succession bien réglée des faits parce qu'elle a toutes les apparences de la nécessité, et l'impression que leur vie suit un « cours » est pour eux comme un abri dans le chaos. Ulrich s'apercevait maintenant qu'il avait perdu le sens de cette narration primitive à quoi notre vie privée reste encore attachée bien que tout, dans la vie publique, ait déjà échappé à la narration et, loin de suivre un fil, s'étale sur une surface subtilement entretissée. » Robert Musil, *L'homme sans qualités*

Relecture

En apprenant la mort de Joan Didion, j'ai repensé à ce recueil de chroniques que j'avais acheté en grande partie à cause de la couverture et qui m'avait laissé un agréable souvenir. L'éditeur n'a commis qu'une erreur : inclure la traduction d'un très long papier consacré à un procès entraînant d'infinies considérations sur la violence et les conflits raciaux dans la ville de New York. Ce n'est pas que le sujet manque d'intérêt ni qu'il ne soit pas d'actualité, c'est seulement que les plus belles pages sont celles où Didion nous parle d'elle-même et de son expérience sensible du fragment de monde qu'elle observe, que ce soit un plateau de tournage avec John Wayne et ses potes, un studio d'enregistrement où les Doors attendent leur chanteur ou le procès d'une membre de la « famille » Manson. Le meilleur est encore lorsqu'elle se laisse aller à des confidences autobiographiques. Par exemple lorsque Joan Didion se souvient de ses premières années à New York, cette époque de pauvreté matérielle et d'insouciance où « rien n'était irrévocable », où « tout était à portée de la main », lorsque, se souvient-elle, elle pouvait « rester debout toute la nuit et faire des erreurs » et en pensant que « rien de tout cela ne compterait ». Quelle belle description de la jeunesse et aussi de sa fin, qu'elle évoque avec un ton délicatement fitzgeraldien. « C'était l'année, ma vingt-huitième, où je découvrais que toutes les promesses ne seraient pas tenues, que certaines choses sont bel et bien irrévocables, et que tout cela avait compté après tout, chaque fuite, chaque procrastination, chaque erreur, chaque mot, tout. »

Joan Didion, *L'Amérique, chroniques* (Grasset)

Descriptions

Les descriptions chez Balzac ! Le lecteur d'aujourd'hui ne serait plus en mesure de s'y abandonner avec délice, déplore-t-on du côté des finkielkrautiens. Il aurait depuis longtemps « changé de logiciel », le lecteur, clame-t-on dans les think tanks macroniens. La société du spectacle a colonisé son cerveau et détruit ses plus précieuses facultés, analyse-t-on chez les néo-situationnistes anonymes. Les éditeurs en sont bien conscients. Une description plus longue qu'un tweet ? Vous n'y songez pas. C'est oublier un peu vite qu'une grande partie des boomers avait développé bien au-delà du raisonnable les capacités créatives de la « conscience imaginante » (Bachelard) à une époque où faire durer les moments consacrés à la lecture, les étirer le plus longtemps possible en habitant des mondes parallèles, constituait le seul refuge (avec les disques) pour tenter d'échapper à l'ennui. Ne cherchez pas dans un « tuto » le mode

d'emploi pour activer la formation d'images à partir d'une page de roman couverte de mots écrits tout petit. C'est comme pour tout, il faut s'entraîner.

Balzac, *Les Chouans*



Balzac (suite)

Mademoiselle de Verneuil est très belle et on peut compter sur Balzac pour nous décrire en détail ce qui, lorsqu'elle apparaît, produit un effet irrésistible. Son pouvoir de séduction est tel que, même averti du danger qu'elle représente, le marquis de Montauran ne peut résister. Roman de jeunesse, *Les Chouans*, en plus de faire revivre une période historique troublée, est également un roman d'amour impossible. Ces élans romantiques ont pu déconcerter des lecteurs tant ces passions amoureuses semblent ne pas correspondre à l'image qu'on peut avoir de la Comédie humaine. Pour juger de la présence imposante de Marie de Verneuil, voyons l'effet qu'elle produit sur les chefs des *Chouans* dont elle est la prisonnière :

« Marie se leva, se tourna vers le groupe insolent, y jeta quelques regards pleins de dignité, de mépris même. Sa beauté, l'élégance de ses manières et sa fierté, changèrent tout à coup les dispositions de ses ennemis et lui valurent un murmure flatteur qui leur échappa. Deux ou trois hommes, dont l'extérieur trahissait les habitudes de politesse et de galanterie qui s'acquièrent dans la sphère élevée des cours, s'approchèrent de Marie avec bonne grâce ; sa décence leur imposa le respect, aucun d'eux n'osa lui adresser la parole, et loin d'être accusée par eux, ce fut elle qui sembla les juger. »

Aphorismes

Style influencé par les moralistes français du dix-huitième siècle, remarques piquantes sur la vie en société, les femmes, le goût. Pas du tout le prophète tonitruant qu'on se représente de loin. La faute à la grosse moustache et aussi (beaucoup) aux commentateurs, les pour et les contre. La force de Nietzsche est peut-être s'avoir laissé une œuvre récupérable par des camps métaphysiques radicalement opposés. Je serais bien en mal de dire, après avoir lu ce livre dédié aux « esprits libres », si Nietzsche croit ou non à l'existence d'une vérité. Mais une chose est certaine, c'est un bon écrivain. Petit best of d'aphorismes choisis.

« Vouloir créer sans trêve ni répit est vulgaire et trahit la jalousie, l'envie, l'ambition. Quand on est quelque chose, on n'a pas besoin en vérité de rien faire – et l'on fait pourtant beaucoup. Il existe au-dessus de l'homme « productif » une autre espèce plus élevée. »

« On appelle esprit libre celui qui pense autrement qu'on ne s'y attend de sa part en raison des opinions régnantes de son temps. Il est l'exception, les esprits asservis sont la règle. »

« Il arrive que l'on ne demeure fidèle à une cause que parce que ses adversaires persistent à rester ineptes. »

« Si nous aimons tant être en pleine nature, c'est parce que la nature n'a pas d'opinion sur nous. »

« Ne pas du tout parler de soi est une hypocrisie très distinguée. »

« Une seule chose est nécessaire à avoir : ou bien un esprit léger de nature, ou bien un esprit allégé par l'art. »

Nietzsche, *Humain trop humain*



Lecture chamanique

Que peut nous apporter le regard d'un ethnologue sur les pratiques des chamanes en Sibérie du Nord ? Des bricoles comme le fait de reconsidérer la séparation traditionnelle opérée dans notre civilisation entre un « réel » socialisé et un « monde imaginaire » individualisé. Il n'est pas inutile de déblayer ce genre de fausse évidence qui traîne depuis l'Antiquité dans cette partie du globe. Ainsi, contrairement à ce qu'on a l'habitude d'entendre dire, l'imagination n'est pas une fuite dans un monde entièrement coupé de la « réalité ». En s'appuyant sur des expériences neuroscientifiques, Charles Stépanoff met en évidence les interactions entre deux formes d'activité complémentaires : se représenter une action par des images mentales et effectuer cette action. On peut en effet observer que l'individu qui imagine une action actionne les mêmes circuits neuronaux que s'il effectuait cette action « en vrai ». On peut par exemple faire des progrès dans l'effectuation d'un geste en s'entraînant en imagination. « L'imagination, écrit l'ethnologue, ne nous projette pas dans un monde irréel, elle constitue au contraire une forme d'interaction avec le monde sur un mode mental qui est complémentaire de nos interactions motrices et qui nous aide à maîtriser et approfondir celles-ci. » Nous expérimentons quotidiennement les usages cognitifs de l'imagination, lorsque par exemple nous effectuons virtuellement un trajet, mais cette partie de l'activité neuronale reste encore largement ignorée dans notre culture en raison de la coupure évoquée plus haut, séparation qui n'existait pas dans les sociétés pratiquant le chamanisme. J'emploie le passé parce que les traditions chamaniques sont (elles aussi) en voie d'extinction. Tout ça pour dire que ce livre est passionnant et que nous en reparlerons probablement.

Charles Stépanoff, *Voyage dans l'invisible*

Hommage aux pionniers

« Pionniers », c'est comme ça qu'on appelait les déjà vieux rockers des fifties au début des années 70. On aura compris l'idée. Ne pas attendre les mauvaises nouvelles pour parler de ceux qui nous beaucoup donné à travers leur musique. Et Jerry Lee est en tête sur cette liste de plus en plus clairsemée. Observez le jeu de la main droite (celle avec les bagoues), sa manière de tourner autour du pied de micro et aussi la manière dont l'autre suit son chemin imperturbablement sans qu'à aucun moment le chanteur ne lui accorde un regard. Nous avons affaire à un virtuose de haute volée. Qui rendra hommage à la classe avec laquelle Jerry Lee reprenait les titres du répertoire Country en remplaçant la guitare des cow-boys par son jeu de piano inimitable et en glissant parfois son nom dans les paroles. Cela a été fait ? Ah oui, j'oubliais le livre de Nick Tosches. Il faudrait que j'aille le chercher dans la bibliothèque pour voir ce qu'il écrivait à ce propos. J'ai ouvert *Hellfire* et j'ai trouvé presque immédiatement le passage où Tosches parle du retour du chanteur à la fin des années 60, après une longue traversée du désert. L'écrivain parle de la session d'enregistrement de *Another Time, Another Place* « une belle chanson de désespoir et de solitude » que Jerry Lee « chanta en studio dans le froid et la grisaille de cet après-midi du 9 janvier 1968, avec la voix de quelqu'un qui essaie de dissimuler plutôt que de révéler ce désespoir et cette solitude. » Succès. Le disque entra dans la classement country et y resta « pendant plus de quatre mois ». Dans la foulée, le chanteur enregistra plusieurs albums et parvint à hisser deux tubes country dans les dix premières places.

Nick Tosches, *Hellfire* (Allia)

Guerre et lecture

La littérature russe n'y est pour rien ; le cinéma, la musique et les autres arts non plus. J'avais commencé la lecture de *L'Idiot* avant le début de la guerre et je la poursuis avec ce principe élémentaire bien présent à l'esprit. Ceci d'autant plus que je passe de très agréables moments en compagnie du prince Muichkine (merci encore à ceux qui m'ont conseillé cette lecture). La construction du roman, digne d'une série pleine de surprises et de coups de théâtre, rend sa lecture captivante. C'est d'ailleurs au théâtre et à sa mise en scène que font penser les entrées et les sorties des personnages qui rythment les chapitres. Les personnages s'animent comme s'ils étaient joués par des acteurs et des actrices n'ayant pas peur d'en faire trop. L'agitation qui règne autour de lui fait ressortir le calme étrange du personnage principal dont on nous dit pourtant qu'il a été soigné pour ses crises d'épilepsie. Les descriptions sont rares (adieu Balzac) mais lorsque Dostoïevski vous plante un décor en quelques phrases, il le fait de manière assez efficace. Extrait : « Ils se retrouvèrent finalement sur la Liteïnaïa. Le dégel continuait toujours ; un vent triste, tiède et pourri, sifflait à travers les rues, les voitures clapotaient dans la boue, les chevaux de luxe et les haridelles des fiacres faisaient sonner leurs sabots ferrés sur la chaussée. Les piétons erraient en foule trempée et morose le long des trottoirs. On rencontrait des gens ivres. »

Dostoïevski, *L'Idiot*

Le retour du Prince Mychkine

Lorsqu'il avait une idée de roman, Dostoïevski commençait, paraît-il, par travailler sur le plan. On dispose de lettres où il se déclare satisfait de celui de *L'Idiot* et il ne se trompait pas. Dans un numéro du *Magazine Littéraire*, j'ai trouvé une citation admirative de Claudel : « Pas de plus belle composition, dans un mode beethovenien, que le début de *L'Idiot*. Les deux cents premières pages sont un chef-d'œuvre de composition. » J'en suis à la page 244 et je confirme. (Au passage, si quelqu'un peut me dire exactement ce que signifie un « mode beethovenien », merci d'avance.) Donc, le roman nous entraîne grâce à une composition sans temps mort pendant toute la première partie, ce qui m'a fait penser à un scénario de série particulièrement efficace. Cette première partie se termine sur le départ du Prince Mychkine (orthographié Muichkine dans mon édition) pour Moscou. Bizarrement, au lieu de nous raconter en détail ce qui lui est arrivé, le premier chapitre de la seconde partie rapporte les bruits et les vagues rumeurs qui courent à son sujet dans la famille Epantchine.

Jane Sweet

Le numéro 16 de GFIV Magazine
est offert par les éditions du GFIV.



Les autres numéros sont disponibles en téléchargement gratuit
sur le site des éditions du GFIV.

Gfiv.fr

